

bistrés, de ces pieds et de ces mains qui ne s'arrêtaient pas de grandir ? . . . Le doute était permanent ! . . .

Par malheur, il en sortit ce que j'ai dit, et le jour où j'eus secoué ma dernière écaille ma tante me conduisit droit au couvent.

Ma pauvre mère, qui prévoyait sans doute l'avenir, avait exigé de sa sœur la promesse que, pendant deux années au moins de mon temps de jeune fille, je vivrais à Paris, et c'est la façon ingénieuse dont celle-ci a trouvé moyen d'exécuter cet ordre d'outre-tombe sans sortir de ses propres voies. Pour rien au monde elle n'aurait voulu manquer à sa parole, j'en suis persuadée, mais elle l'a habillée de ce froc, sans le plus léger scrupule, et il demeure convenu que j'ai vu de Paris tout ce qui se voit !

Depuis lors, la vie a repris ici son cours ou plutôt sa stagnation habituelle, et ma tante se fait un devoir de verser régulièrement sur ma tête des paroles qui sonnent comme de petites pelletées de terre, et avec lesquelles elle espère arriver à me prouver que Colette est défunte et ne réclame plus en ce monde que la grâce d'un *De profundis*.

Je la laisse aller ! . . . Mais, vive Dieu ! comme disait le plus charmant de nos rois, qu'elle y prenne garde, car je ne suis pas encore morte, et je compte bien le lui prouver quelque jour.

4 mars.

En attendant, je me rencuble. Un hasard fortuit m'a révélé ce que je soupçonnais depuis longtemps, à savoir que mes fauteuils les plus douilletés et mes armoires les moins délabrées ornent aujourd'hui la chambre de ma tante. Si fermé que soit le sanctuaire, la porte en était restée battante, et un de ces coups de vent qui éparpillent les branches de nos arbres comme des fétus sous le battoir l'a ouverte au moment où je passais.

C'est un petit palais.

Ma tante a dû consacrer les deux années de mon absence à ouater son nid, tant il semble moelleux ; seulement, elle l'a fait avec la laine d'autrui, comme un oiseau pillard, et je ne cherche plus les tapisseries de la salle à manger ni les rares coussins du salon : je sais qu'elle leur a fait un sort ! . . .

Dans ces conditions, la délicatesse m'a paru hors de propos ; aussi, me suis-je mise à tirer chez moi tout ce qui n'a pas excédé la force de mes bras doublés de ceux de Benoîte : quatre bras qui en valent six ! Et mes murs se repeuplent.

Mes tables ne se comptent plus ; c'est ce que ma tante aime le moins, et le choix en était innombrable. Il y en a de rondes, de carrées, de toutes les formes et de toutes les couleurs, et "Un" qui a pris, j'en ai peur, quelque chose de mes désirs errants, essaye sa niche sous chacune d'elles successivement. Entre les pieds des plus petites, sa bonne grosse carrure l'arrête, et il les entraîne avec des bonds de colère quand il se sent pris, en faisant voler les petits tiroirs et en aboyant comme un fou. Mais il me reviendra bientôt, je le sais, et je retrouverai le tapis dont mes pieds n'ont jamais eu plus besoin ; sans cela, mon chien mériterait-il le nom que je lui ai donné depuis mon retour, et qui signifie tant de choses dans son unique syllabe ?

Autrefois, pendant toute sa petite enfance, je l'appelais Pataud, un nom sans prétention que je lui avais choisi à cause de sa grâce un peu lourde et de sa grosse tête ; mais je me connais mieux en individus aujourd'hui, et quand je me suis retrouvée, ici, et qu'au bout de quelques jours j'ai fait le compte des amis qui me restaient, qui pensaient encore à moi et qui me le prouvaient . . . en tout et pour tout, il y en avait un, un seul, et c'était lui ! . . . De là son nom . . .

Pour en finir avec mon mobilier, je l'ai complété par six prie-Dieu trouvés d'un bloc, qui ont des colonnes torsées en chêne noir et des coussins en velours cramoisi à glands d'or, ou les genoux ont marqué leur trace. Je m'abîme devant ces deux petits ronds, cherchant l'histoire et les pensées de ceux qui les ont faits ; mais je ne sens qu'une affreuse odeur de poussière, d'où sortent des papillons qui volent d'un air effaré, encore lourds de leur interminable gourmandise ! . . .

Un de ces prie-Dieu, rendu à sa destination première, est placé à l'écart, et des autres, ma foi, j'ai dû faire tout ce qui me manquait : des chaises basses, des chauffeuses, des rêveuses . . . qui ne se distinguent d'ailleurs entre elles que par les noms que je leur donne, mais qui me procurent l'illusion que je pourrais asseoir douze personnes à la fois . . . si elles venaient.

Ma pauvre Benoîte perd son latin à tâcher de me distraire. Quand elle me voit au dernier point de la mélancolie, elle emploie son grand moyen, et elle me dit tout bas en guignant la porte pour se préserver des surprises :

— Veux-tu faire des crêpes, ma Colette ?

Mais je me lasse vite d'arroser le feu avec la pâte et mes doigts avec le beurre, et je m'assieds sur l'âtre pendant qu'elle reprend ma place.

Parfois aussi elle essaye de me mettre entre les mains son tricot, une chausse interminable dont je compte les mailles sans me déranger ; mais je n'aime pas plus à travailler qu'à cuisiner, et la bonne vicille en vient à recommencer ses contes de nourrice pour me faire rire. "Il y avait une fois un roi et une reine . . ." Mais, pour Dieu ! où donc sont-ils, ce roi et cette reine ; et puisqu'ils n'avaient pas d'enfants, que ne m'ont-ils pas adoptée pour fille ? . . .

7 mars.

Un métier dont je rêve, c'est celui des servantes d'auberge du village ! Toujours voir du monde ! toujours remuer ! toujours parler ! Le broc en main et le rire aux lèvres du matin au soir ! voilà une vie qui vaut la peine de vivre ! . . . Seulement, m'engagerait-on là-bas ? C'est ce que je ne sais pas.

En attendant, la tristesse m'amollit. J'en viens à des concessions, à des compromis ; je me surprends à sacrifier quelque chose sur la couleur de mon idéal, ce type si ferme jusqu'ici dans mon esprit, et il m'est arrivé de rêver d'une tête blonde avec de gros yeux bleus, un air bon enfant, une barbe naissante et une petite taille courte, pour peu qu'elle trouvât moyen de me tirer d'ici !

L'isolement rend faible, et je commence à comprendre les gens à qui on fait renier leurs convictions les plus établies par la torture . . . La mienne paraît légère au premier dire ! Mais, à la longue ! . . . A la longue, en vérité, je crois qu'elle me ferait passer par l'anneau d'une baguette si je pensais lui échapper de cette façon !

8 mars.

Comme je n'étais pas bien ce matin, mon amie la laitière est venue prendre de mes nouvelles tout à l'heure jusque dans ma chambre.

Naturellement au bout d'un instant, nous étions de vieilles amies, et comme je riais en écoutant ses exclamations.

— Il est sûr, m'a-t-elle dit d'un air pensif, que pour une jeunesse, la vie n'est point gaie par ici, et on conçoit que vous cherchiez à changer quelquefois . . .

Elle a réfléchi encore un peu, puis, tout naïvement, elle m'a demandé si je ne pensais pas que le meilleur moyen serait encore de

me marier et de m'en aller, et si ma tante ne s'occupait pas d'y pourvoir ?

J'ai répondu non, sans rire et, au moment où elle passait la porte, je l'ai entendue qui marmottait entre ses dents :

— Il y aurait la mère Lancien, peut-être, pour un bon conseil.

Je n'ai pas songé sur l'heure à la questionner, mais il me tarde d'être à demain et de me faire dire qui est cette mère Lancien, aux conseils d'or, qui me tirerait peut-être de peine, s'il fallait en croire ma laitière . . .

9 mars.

Il me semble qu'on vient d'enlever une des tuiles de mon toit, et que, par cette fente, je vois le ciel pour la première fois ; et je peux déjà sortir mon bras jusqu'au coude, tant la révélation de mon amie m'a mis l'espoir au cœur !

Demain j'aurai l'avis de la mère Lancien, où j'y perdrai mon nom, et si l'oracle de cette sibylle ne me sauve pas, c'est que mon cas est désespéré, et il ne me restera qu'à me laisser aller au courant, les mains croisées sur les yeux et en disant : *Amen* !

Comment la réputation d'une telle femme n'était-elle pas arrivée jusqu'ici ? je ne me l'explique qu'en voyant ce que les hiboux et les chouettes de nos ruines peuvent savoir des affaires du pigeonnier voisin.

Cependant cette vénération qui l'entoure aurait dû escalader même notre roidillon, tant elle est bruyante ; et il faut entendre ma laitière l'expliquer. Quand elle m'en parlait tout à l'heure, on eût dit un lévite tirant le voile de l'autel devant une foule attentive et, en l'écoutant, je me surprenais à me lever pour faire la révérence chaque fois que son nom revenait, comme nous saluons autrefois pendant les vêpres au *Gloria Patri*, quand toutes nos têtes s'inclinaient à la fois comme des épis sous le même souffle.

Et ce n'était point que j'eusse envie de rire, pourtant ! De coudrier ou de cèdre, j'adorerais toujours la baguette magique qui se tendra vers moi, et je vénère déjà le bonnet rond de mon conseil.

Mort, mariage, naissance, cette femme prend part à tout dans le village ! . . . Est-ce elle qui bénit les époux et qui glisse dans chaque berceau la destinée des marmots, je suis tentée de le croire, et si j'étais née à Erlange, j'irais me plaindre à elle du lot que j'ai reçu !

A moitié médecin avec cela, et la plus rude concurrence du docteur de la ville, elle recolle, guérit et reconforte avec une adresse de fée. Pieds déboutés, entailles en chair vive, fièvres malignes, elle réclut tout, et comme ses emplâtres sentent bon le suif, que ses liqueurs embaument la menthe et le thym, et que ses ordonnances se donnent en patois franc, toutes choses qu'on connaît bien, on y a confiance et on les prend.

Pas exclusive, d'ailleurs, elle accueille tous les patients, et plus d'un lui vient du poulailler ou de l'écurie.

Elle sait la pâte à employer pour faire pondre une poule sur l'heure, les fourrages qui engraisent et ceux qui nuisent, et nul doute que, si nous nous fussions adressées à elle en temps voulu, nos vaches n'eussent jamais connu l'humiliation de se voir tarir.

Enfin, ce qui la complète et ce qui me touche plus directement, c'est que son habileté ne s'arrête pas aux choses matérielles, et qu'il n'est point d'affaire, si épineuse qu'elle puisse sembler, qu'elle ne parvienne à arranger. Comme le beau Percinet des contes de fées, qui démolait dix tonneaux de plumes de colibri en trois coups de baguette, elle trouve le remède aux peines avec la même promptitude, et les plus récalcitrants, ceux qui ne vont la trouver qu'en désespérés et de guerre lasse, s'en reviennent ravis.